

La petite fille sur la banquise de Adélaïde Bon¹

Dans *La petite fille sur la banquise*, A. Bon relate sa vie en partie détruite à la suite d'un viol lorsqu'elle avait neuf ans.

Ce livre se divise en trois parties et se termine par un épilogue. Chacune des parties raconte le parcours chaotique et destructeur de l'auteure en détresse jusqu'au jour où sa psychiatre met un nom sur sa souffrance - « *Troubles Psychotraumatiques* » (p.140) - jusqu'au jour où le violeur (Giovanni Costa) est arrêté quelques vingt années plus tard et où chacune des victimes découvre qu'elles ne sont pas des « cas » isolés mais qu'il abusait de toutes en recourant à un même scénario dit de « l'électricien » par la police. Son prétexte était de demander aux petites filles de l'aider à changer une ampoule de la cage d'escalier. Il sévissait dans un quartier huppé de Paris.

Le titre en lui-même demeure très évocateur : une enfant seule dans un milieu inhospitalier, froid et inhabité – la banquise. Ce qui donne d'emblée le ton de cette autobiographie : « En thérapie individuelle [...] elle n'est plus là assise dans le cabinet couvert de boîtes à œufs, mais petite et perdue et gelée, debout, dans un immense désert blanc, à attendre. Elle appelle cet endroit *ma petite fille sur la banquise* » (p.66).

Autre point significatif : l'auteure pour se raconter recourt toujours au « elle ». Le changement de pronom s'effectue lorsqu'elle commence à se reconstruire et pour conclure certaines fins de chapitre de la deuxième partie. La troisième partie est consacrée, quant à elle, au procès du violeur et, de ce fait aussi, à la réappropriation par « elle » du « je » donc de son identité. Elle concerne aussi la confrontation du « je » avec le « tu » (Giovanni Costa), de la victime avec son violeur. Ce qui transforme cette confrontation en affrontement malgré le refus De Costa de comparaître à son procès. « Je t'imagine faisant macérer ta haine dans les odeurs d'urine d'une cellule souterraine et humide, mais ça n'atténue rien. Comment me départir de toi sans te voir ? » (p.202). Ou bien lors de l'attente du jugement : « Et toi Giovanni, qu'as-tu fait ? A quoi, à qui as-tu pensé ? Qui es-tu dans le silence clos d'une cellule, quand personne ne te regarde ? » (p.237). Le tutoiement, l'emploi du prénom comme les interrogations d'Adélaïde à l'égard de Costa tentent de réduire la distance qu'il y a entre eux comme de le rendre non humain mais d'en faire une personne responsable de ses actes et qui doit en répondre – ce qu'accentue ces interrogations.

Au cours de ce procès, sont lues les dépositions des victimes de Costa qui apparaissent en italique dans le roman pour se différencier visuellement de la voix de la narratrice et souligner les différentes voix tout en montrant l'importance. Ces témoignages occupent un espace particulier au sein de ces pages. Tout se passe à la fois comme s'il s'agissait de

¹ Le Livre de Poche, 2019. Prix des Lecteurs – Sélection 2019.

poèmes écrits à cause de leur disposition d'une part, et d'autre part, comme s'il s'agissait des propos retranscrits des victimes lors du procès, ou encore, de la voix hachurée de chacune due à la difficulté de relater les faits.

Comme nous l'avons dit, Adélaïde Bon pour raconter son histoire utilise le pronom personnel de la troisième personne « elle ». Ce qui non seulement la prive d'une identité propre mais aussi la distancie et la dissocie de ce qui lui est arrivé. Le « elle » n'est pas le « je » et ne le recouvre pas.

Cette dislocation du « moi » ou cette perte du « moi » se voit dans cette difficulté à jouer au théâtre où pour jouer un autre rôle il faut d'abord pouvoir être soi, se connaître et se reconnaître en tant que sujet. Ce qu'elle n'arrive pas à faire c'est pourquoi, sur les conseils de ses professeurs de théâtre, elle s'inscrit à l'Ecole du Jeu : « la prof. pointe, *Tu te racontes des histoires. Tu prétends être bouleversée alors qu'en réalité tu fabriques, tu ne montres rien, tu ne te laisses pas toucher. Quand on veut obstinément cacher une partie de soi, rien ne filtre de nous que notre obstination à nous cacher.* » (p.79)

Ce « elle » cherche aussi obstinément à devenir un « je » d'où aussi ses nombreuses thérapies en tout genre et recherches à travers ses lectures : « En thérapie, elle explore des pistes qui l'apaisent un temps, puis finissent en cul-de-sac. Les frénésies alimentaires, la tristesse, la brutalité ne disparaissent jamais longtemps, quelques jours, parfois une ou deux semaines. Elle vit en pointillé [...] Elle participe à quatre autres week-ends de constellation familiale, elle essaie la respiration holotropique, le rebirth, le cri primal, la kinésiologie, les élixirs floraux, le millepertuis, elle consulte un étiopathe, elle va voir un astrologue. Elle lit quantité de livres de développement personnel, de spiritualité indienne, de communication non violente, elle découvre Jung et Schopenhauer. » (p. 77).

Toutes ces tentatives resteront infructueuses dans une certaine mesure car il lui faut revenir à la « scène primale », celle qui est à l'origine de tous ses troubles : la scène du viol qui n'est pas des attouchements sexuels comme cela a été statué quand elle avait neuf ans et sur lesquels plus personne n'est revenue.

« Elle » est la proie de nombreux troubles : boulimie alimentaire mais aussi sexuelle suivie de crise d'anorexie. Jamais elle n'éprouve de véritable plaisir avec ses différents partenaires. Ce qui demeure compréhensible puisque cette « boulimie » n'est faite que pour masquer ou combler le mal mais aussi pour se nier ou se dénier toute valeur humaine.

Si elle trouve difficilement des rôles à jouer, par contre, dans la vie réelle, elle joue la comédie et arriver à tromper tout le monde : elle joue à être heureuse, elle joue à être drôle, sociable... « En dehors de son cercle d'intimes, on la trouve hystérique, trop à faire son Adélaïde, à s'exclamer, à rire trop fort, à s'enflammer trop vite » (p.80). Ces rôles masquent d'autres troubles : les crises d'angoisses, les gifles qu'elle se donne pour conjurer ces mêmes crises. Surtout, il y a toujours en elle, autour d'elle, la présence de méduses avec leurs tentacules qui viennent l'enserrez, perturber son quotidien. Ces méduses avec leur couleur, leur aspect gluant et leurs tentacules peuvent être assimilées au sperme et au sexe de son violeur qui, toujours, l'envahissent, la hantent, la collent, la piquent et l'emprisonnent. D'autres maux la tiraillent telles les crises d'asphyxie ou bien les sons qui n'arrivent plus à sortir de sa bouche

et qui la libéreront petit à petit lorsque la « camera obscura » deviendra « la chambre claire » (Barthes). « Quelques minutes, où son gros sexe force l'entrée de ma bouche minuscule, quelques minutes retrouvées, et avec elles, la pleine possession de mon passé, le présent cohérent et l'avenir possible. C'en est fini de piétiner. » (p.160).

Adélaïde Bon arrivera à se raconter, à se retrouver grâce également à l'écriture. D'ailleurs, elle suit des cours d'atelier d'écriture et a publié sur le net un texte sur les agressions sexuelles.

Nombre de similitudes se retrouvent avec les victimes de viol : dépression, perte de l'estime de soi, crises d'angoisse, difficulté à aimer et à s'aimer, à affronter les événements, à se reconstruire etc. Ce que les lecteurs qui ont lu *Le malheur du bas* d'Inès Bayard et notre note de lecture concernant ce roman reconnaîtront.

D'aucuns penseront « Encore un livre sur la pédophilie. » Soit ! ou Certes ! Mais ce roman est bien plus que cela car il démonte tous les mécanismes que l'inconscient met en œuvre pour échapper à cette ignominie tout en montrant que les effets néfastes ressurgissent au niveau conscient : les crises d'angoisses, l'impossibilité ou la difficulté de mener une vie paisible par exemple et ces maux qui traduisent des traumatismes psychiques sont parfois difficilement reliables à ce traumatisme même.

Nous le recommandons aussi car sa force est de ne jamais tomber dans le mélodrame ni le pathos !

Corinne Loreaux